Des usages du constructivisme (2)

Use of the Constructivism (2)

Béatrice Fleury-Vilatte et Jacques Walter

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/4334>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.4334

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2004

Pagination : 101-110

ISBN : 978-2-86480-848-0

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Béatrice Fleury-Vilatte et Jacques Walter, « Des usages du constructivisme (2) », *Questions de communication* [En ligne], 6 | 2004, mis en ligne le 06 octobre 2015, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/4334> ; DOI : 10.4000/questionsdecommunication.4334

> ÉCHANGES

BÉATRICE FLEURY-VILATTE

Groupe de recherche en information, communication, propagandes

Université Nancy 2

Bea.trice.Fleury-Vila.tte@univ-nancy2.fr

JACQUES WALTER

Centre de recherche sur les médiations

Université de Metz

walter@sha.univ-metz.fr

DES USAGES DU CONSTRUCTIVISME (2)

Résumé. — Dans cette deuxième série d'articles consacrés au constructivisme, Bernard Delforce, Isabelle Gavillet et Nicolas Pélissier prolongent la discussion menée par Roger Bautier, Denis Benoit et Roselyne Koren sur les usages de la notion par des chercheurs travaillant dans le domaine du journalisme, quitte à s'interroger sur les effets d'une telle centration. Si l'approche historique et le recours aux sciences de l'information et de la communication (SIC) et aux sciences du langage nourrissent la réflexion des précédents « Échanges », l'épistémologie, les traditions et réseaux de recherche sont ici requises par trois chercheurs en SIC pour adopter une démarche compréhensive. En découle un appel à la réflexion épistémologique, tant dans l'analyse des apports du constructivisme que dans celle de sa définition et de son opérationnalité.

Mots clés. — Constructivisme, positivisme, sciences de l'information et de la communication, réalisme, médias, journalistes, contextualité, épistémologie, positions, postures et pratiques de recherche.

Si les contributeurs de la précédente livraison s'attachaient à situer le constructivisme dans l'histoire de la pensée, ceux de ces « Échanges » étudient des parcours scientifiques – individuels et collectifs, nationaux et internationaux – et s'intéressent aux outils et méthodes de recherche quand ils sont en lien avec un objet, le journalisme. De nature épistémologique, leur analyse fait aussi état de l'usage qu'eux-mêmes font du constructivisme. Ainsi donnent-ils à voir une théorie en action, à distance du dogmatisme et du caractère idéologique que Gilles Gauthier (2003 : 185-198) fustigeait, même s'ils reconnaissent les limites de la notion, non pour ce qu'elle serait structurellement mais pour le statut d'évidence qui en accompagnerait l'usage.

C'est d'intérêt scientifique qu'il s'agit ici, non de déférence ou de critique, pas plus pour Bernard Delforce – que le chercheur canadien prenait à partie dans l'article inaugural qui a provoqué ce débat – que pour les deux autres contributeurs. En outre, chacun rend compte d'un rapport différent au constructivisme : de pragmatisme pour Bernard Delforce, d'intérêt scientifique pour Nicolas Péliissier, de compréhension des champs pour Isabelle Gavillet. La démarche qu'ils adoptent en témoigne. Pour contrer la critique de Gilles Gauthier, le premier démontre la pertinence et l'opérationnalité de la notion ; le deuxième expose les enjeux culturels, politiques et scientifiques de celle-ci dans le domaine des études en journalisme ; la troisième articule constructivisme et sciences de l'information et de la communication (SIC) pour interroger le rapport à l'objet selon les positions et postures du chercheur. Pour les deux derniers contributeurs, l'obligation de contextualiser le constructivisme que revendiquaient ceux qui avaient participé à la cinquième livraison de *Questions de communication* (2004) s'est déplacée sur celle de la localisation du débat.

En commentant les résultats d'une enquête menée auprès de collègues anglo-saxons, Nicolas Péliissier montre que la critique du constructivisme par un chercheur québécois, au fait des travaux nord-américains, résulte de divers facteurs dont il présente les évolutions en questionnant les lieux du débat et les modalités d'intervention. C'est aussi ce que fait Isabelle Gavillet quand elle suggère que s'attaquer au constructivisme dans les SIC à travers les études sur le journalisme, revient à éluder ce qui relève du positionnement scientifique. Interrogation d'ailleurs laissée en suspens dans le dossier que *Communication et langages* (2004) consacre à ce thème, quand bien même la problématique disciplinaire est-elle abordée.

Parce qu'il associe des préoccupations individuelles – l'expérience vis-à-vis d'une théorie et d'une méthode – à des considérations de type structurel – la place dans un collectif – ce débat permet un élargissement d'une question locale – l'usage d'une notion dans un milieu de recherche – à des préoccupations plus larges sur la construction d'un objet. De la sorte, la

pratique du débat apparaît pertinente pour conduire sur la voie d'une réflexivité qui se révèle féconde à un moment où, comme en témoigne le dossier précité de *Communication et langages* et les actes du colloque « La place du constructivisme pour l'étude des communications » (Mucchielli, 2004), on s'interroge sur le constructivisme dans les sciences humaines et sociales.

Un débat en situation

Ici, les trois chercheurs traitent du constructivisme en situant la notion sur le terrain des pratiques. Si les postulats de Gilles Gauthier sont discutés, c'est moins pour en tester la pertinence philosophique que pour les mettre à l'épreuve des recherches menées. Par exemple, Nicolas Pélissier traite des conditions de production et des silences du texte de son collègue du Québec, notamment son absence de précisions sur l'espace-temps qui le caractérise. S'il privilégie cette option, c'est qu'il partage certaines des conclusions au sujet du constructivisme – imprécisions théoriques, tendance à l'idéologisation – sans pour autant faire preuve d'un pessimisme aussi marqué. C'est en se référant à l'affaire Sokal qui, en 1994, avait agité la communauté scientifique qu'il trace les contours de la controverse. Comme le faisait Alan Sokal (1997) – seul, puis avec Jean Bricmont (1997) –, Gilles Gauthier réactive le débat sur le réalisme et reproche aux chercheurs l'idéologisation du constructivisme. N'intervenant pas sur le terrain des outils et méthodes utilisés, il mène une discussion philosophique sur le « statut des croyances philosophiques » de ces derniers. Or, à lire Bernard Delforce, un écart se fait jour entre la critique du chercheur canadien et l'intentionnalité de ses propres travaux, objet de la démonstration. Bernard Delforce soutient que la posture constructiviste qu'il a adoptée ne doit rien à une quelconque croyance philosophique ou à un choix idéologique particulier : elle « n'a été que progressivement adopté[e] comme solution à des problèmes concrets ou pratiques ». Porter la discussion sur le domaine de la pensée a donc conduit Gilles Gauthier à ignorer des travaux récents qui, tout en adoptant certains fondements du constructivisme, n'y adhèrent pas de façon exclusive, et renouvellent, de ce fait, les paradigmes initiaux de la notion. Ceci l'amène à fonder sa démonstration sur les travaux de Bernard Delforce (1996) et de Grégory Derville (1999) qui ne sont pourtant pas emblématiques de l'ensemble des recherches menées en France sur le journalisme. Selon Nicolas Pélissier, ils seraient plutôt pionniers en la matière, et pour Isabelle Gavillet, il s'agit même d'un « un micro phénomène d'engouement qui n'a rien à voir avec le constructivisme ».

Pourquoi cette focalisation ? Et quels en sont les points aveugles ? Issu d'une université nord-américaine – elle-même en contact avec les courants scientifiques en vogue aux États-Unis et dans le Canada anglophone telles les *Cultural Studies* – Gilles Gauthier s'inscrirait en faux contre des travaux qui, privilégiant l'étude de la réappropriation des messages médiatiques, « mettent en cause l'existence d'une réalité objective indépendante du regard de l'observateur et du récepteur ». Pour Nicolas Pélissier, il s'agirait pour le chercheur québécois de lancer à ses confrères français « un avertissement épistémologique ». Toutefois, si la contestation du positivisme est installée aux États-Unis ou au Royaume-Uni, elle n'est apparue que récemment en France, cette dernière connaissant plus une répartition des approches entre « d'un côté, les défenseurs d'une conception positiviste de l'information, de l'autre, les tenants d'une critique essentiellement politique de la doctrine libérale de l'information ». En outre, les travaux se référant à ces courants font l'objet de discussions ou de lectures croisées qui enrichissent les regards portés sur le constructivisme. L'avertissement de Gilles Gauthier contribue donc plus à révéler le contexte de recherche auquel il appartient que la situation française qui lui sert d'exemple.

L'autre point aveugle de la démonstration de Gilles Gauthier est la dimension épistémologique qui permet à Nicolas Pélissier d'instiller à la controverse scientifique une perspective compréhensive. En effet, l'opposition positivisme/constructivisme laisse dans l'ombre les modalités de constitution d'un courant de recherche. Aujourd'hui, si le constructivisme paraît être un « allant de soi », pendant des années, c'est le positivisme qui occupait une place dominante dans des études donnant « une conception organiciste et figée de la société » et amplifiant « une vision normative et réductrice de la complexité des rapports sociaux de profession ». Par exemple, en France, les travaux de type fonctionnaliste et positiviste qui s'étaient développés sous l'égide de l'Institut français de presse n'ont vu leur emprise s'atténuer qu'au début des années 80 lorsque des approches novatrices – dont celles d'Élisée Véron (1981), citées aussi par Bernard Delforce en tant que références de ses propres recherches – ont insisté sur la « production de sens » et la « construction de la réalité ». De fait, l'adoption du constructivisme a pu intervenir en réaction à l'emprise de ces positions. Se reportant à Bernard Traimond (1998 : 135-138), Nicolas Pélissier se demande alors si « certains courants de l'histoire et de l'anthropologie aujourd'hui reconnus ne [seraient] pas tombés, par le passé, dans de tels travers ? ». Ainsi en appelle-t-il à la clémence vis-à-vis « de nouveaux paradigmes en gestation », d'autant que ceux-ci, en France, n'ont que peu d'influence sur les études traitant du journalisme.

Ceci n'est pas sans poser problème dès lors que toute la démonstration de Gilles Gauthier est fondée sur ce sous-champ des SIC. À cet égard, Isabelle Gavillet risque une hypothèse : centrer la critique du constructivisme sur un secteur de cette discipline serait ne pas se poser le problème de la construction des objets en son sein. Interrogation qui concerne autant la recherche menée que le cadre dans lequel elle prend place. Ainsi l'adoption de démarches modélisantes peut-elle avoir pour finalité d'entériner et de prescrire de grandes théories savantes. Une option qui rassure – notamment les étudiants en quête de « vérité » et d'« objectivité » –, et qui évite au chercheur de prendre des risques et l'installe dans une dialectique de la reproduction, si ce n'est du « clonage ». Mais réinventer, c'est prendre le risque « à chaque choix, de ne rien trouver » (Colomb-Gully, 2002 : 112). Cet avertissement lancé par Marlène Colomb-Gully accompagne la distinction entre analyse de contenu et analyse de discours. Le succès remporté par la première méthode s'expliquerait par le fait qu'elle se fonde « sur des opérations parfaitement routinisées » tandis que la seconde s'appuierait « sur des éléments en partie intuitifs », donc moins rassurants. Une distinction proche, selon Isabelle Gavillet, de celle qui sépare la scolastique du constructivisme dans le champ des études sur la télévision. Pour cette dernière, prendre conscience du lieu d'où l'on parle, de la posture vis-à-vis d'un objet et de la position que l'on occupe dans un champ, est indispensable à la compréhension des phénomènes de transmission ou de reproduction de modèles. Et Isabelle Gavillet de soutenir : « Par là, je n'entends pas affirmer que la recherche n'est qu'une question de posture et d'opinion, mais je reconnais que la recherche est une question de posture et d'opinion ». Un point absent de la démonstration de Gilles Gauthier qui ne recourt à la notion d'idéologie que pour contester un usage systématique du constructivisme et l'opposer « à l'idée élémentaire de construction ». En outre, centrer la critique de la notion sur les études en journalisme n'équivaudrait-il pas à prendre la partie pour le tout et à esquiver des questions de fond non résolues, telles celles concernant les emprunts théoriques et méthodologiques à d'autres disciplines ?

De l'usage du constructivisme à la construction de l'objet

Le débat initié par Gilles Gauthier révèle certaines constantes de l'usage du constructivisme dans les SIC dont il serait, selon Nicolas Pélissier, la « philosophie spontanée ». Ce à quoi Isabelle Gavillet ajoute que, dans cette interdiscipline, on ne construit pas des objets, mais on analyse la

façon dont ceux-ci sont construits par les médias, notamment en s'appuyant sur des travaux sociologiques, historiques, anthropologiques. Une question découle d'un tel constat : cette méthode relève-t-elle de l'interdisciplinarité quand bien même est-elle proclamée ? Évidemment, la réponse est contenue dans l'interrogation. L'interdisciplinarité ne peut seulement résulter d'un assemblage pluriel : elle devrait figurer dans les problèmes posés par le chercheur quand il construit son objet. Or, dans le prolongement de cette idée, on peut suggérer que le risque de médiacentrisme attribué à la posture constructiviste peut être la conséquence de cette absence. Et ce risque est probablement plus fort compte tenu de la façon dont les chercheurs SIC pensent et posent leurs objets.

S'appuyant sur plusieurs années d'observation et d'analyse des productions audiovisuelles ayant trait aux homosexualités, d'une part, à leur médiatisation, d'autre part, Isabelle Gavillet revendique des conclusions différentes de celles qui augurent – surtout dans le champ professionnel – d'un bouleversement cathodique en la matière (Gavillet, 2002). Une réhistoricisation du concept d'homosexualité lui permet de substituer l'idée d'une construction télévisuelle normative des sexualités à celle d'une évolution des représentations des sexualités déviantes. Aussi rappelle-t-elle qu'en matière d'homosexualités, « l'invisibilité n'est pas systématiquement synonyme d'exclusion et que les homosexuels n'ont jamais autant été persécutés au cours de l'histoire que lorsque leur visibilité a augmenté ». C'est en étudiant non pas seulement les représentations télévisuelles de l'objet qu'elle investit – tout en le prenant en compte –, mais aussi celles du social au long de son histoire, qu'elle est à même de proposer ce renversement. Le média révèle et construit à la fois, mais le chercheur ne peut accéder à ces phénomènes qu'en pensant son objet à l'aide de travaux menés en histoire, en sociologie, en anthropologie, etc. Seule une connaissance des contextes sociaux, politiques et juridiques permettrait d'échapper à une interprétation déterministe de la programmation télévisuelle. Le constructivisme auquel se réfère l'approche d'Isabelle Gavillet n'est pas celui d'un constat afférent au média dont on décrirait les mécanismes et les contenus ; plus largement, il nourrit l'étude du cadre social dans lequel le média se situe. Inspirée des travaux de Pierre Bourdieu, cette approche, selon Nicolas Pélissier, « postule le plus souvent l'existence d'une réalité objective qu'il convient d'analyser le plus finement possible pour mieux la dévoiler et mettre à nu les divers mécanismes de domination symbolique à l'œuvre dans un champ ou une société ». Une option qui rejoint la distinction que fait Bernard Delforce entre deux niveaux de constructivisme : « Le plus répandu, celui qui s'intéresse aux conditions de production de l'information ; [et] celui qui envisage, plus globalement, les processus de construction sociale du sens ainsi que le

rôle de la presse dans cette construction/mise en circulation du sens dans l'espace public ». Au premier niveau, le chercheur est attentif aux transformations opérées sur le « donné » initial. Au second, il interroge la notion même de « donné », sachant que pour parler du réel, il faut en construire une représentation. Or, « une occurrence événementielle est constituée d'une multitude d'éléments (protagonistes, actions, objets, lieux... et leurs spécifications respectives) qu'il est impossible de reproduire complètement ». En conséquence, la question du choix opéré lors de la production des énoncés journalistiques est primordiale et le chercheur peut en élucider certaines des raisons et implications. En somme, ces énoncés ne pouvant s'appréhender hors du contexte où ils s'inscrivent « et indépendamment des finalités/enjeux » qu'ils nourrissent et dont ils sont nourris, ils dépendent aussi d'un questionnement sur l'espace public. Reprenant certains points de la critique de Gilles Gauthier et se fondant sur les exemples proposés par ce dernier, Bernard Delforce démontre qu'il est – tant d'un point de vue théorique que méthodologique – impossible d'isoler ou de décontextualiser les énoncés journalistiques. En revanche, il est nécessaire d'articuler dimensions cognitives, discursives et sociologiques, faute de quoi « on s'empêche [...] de rendre compte avec précision des processus, des dynamiques et des effets sociaux de la construction journalistique ».

Sur la base de problématiques, outillages et résultats de travaux, les contributions de Bernard Delforce et des autres chercheurs nuancent – si ce n'est contredisent – l'argumentation de Gilles Gauthier dont Bernard Delforce précise d'ailleurs qu'elle émane d'un linguiste, comme si cette mention suffisait à en élucider le contenu. Notons cependant que, tout en s'inscrivant dans les sciences du langage, Roselyne Koren (2004 : 203-211) soutenait une position différente de celle de son homologue canadien et suggérait l'impossibilité d'analyser des énoncés journalistiques hors de leur contexte. Deux constats en interrelation – habilement pointés par Nicolas Pélissier – découlent de cet ancrage. D'une part, « il n'y a pas une, mais diverses postures d'inspiration constructiviste », ce que mettaient en évidence les contributeurs de la précédente livraison. D'autre part, dans la pratique des chercheurs, le positivisme et le constructivisme n'évoluent pas dans une relation d'opposition radicale. Ils peuvent être associés dans des problématiques et/ou des protocoles. Par exemple, selon des modalités différentes, Jacques Siracusa (2001) ou Cyril Lemieux (2000) mêlent les deux options. De la sorte, des chercheurs mettent en place « une méthodologie en adéquation avec les façons de faire induites par le constructivisme », tout en s'en affranchissant. Pour le démontrer, Nicolas Pélissier présente plusieurs cas « caractéristiques d'une démarche d'appréhension du réel : approche pragmatique, approche symbolique et approche inductive » dans lesquels des chercheurs – Nicolas Pélissier

(1998), Jacques Le Bohec (2000), Florence Le Cam (2003) – inventent des méthodes originales, à même de permettre l'analyse d'un terrain complexe. Dans ces travaux, le constructivisme intervient comme un cadre de pensée que les chercheurs adaptent aux questionnements. Il est également lié aux thèmes investis. Ce que démontre Isabelle Gavillet qui explique la contiguité qu'entretiennent les études sur le genre et le constructivisme (Marche, 2003) par le déplacement d'un questionnement sur l'objet aux modes de construction et de représentations sociales de la connaissance. Déplacement qui caractérise ses propres travaux. Finalement, si évidence il y a, peut-être réside-t-elle plus dans l'abandon du positivisme radical que dans l'adoption sans faille du constructivisme, risque redouté par Gilles Gauthier. On s'éloigne donc des craintes formulées par ce dernier, même si elles figurent en toile de fond des contributions.

Conclusion

À la lecture de ces textes, il apparaît que débattre sur le constructivisme dans le champ des SIC, c'est poser à l'interdiscipline des questions sur les traditions scientifiques, les objets, la problématisation. Orientation d'autant plus intéressante que la discussion porte sur un sous-champ moins sensible que d'autres à l'attraction de la notion. À partir des critiques formulées par Gilles Gauthier, un appel à la réflexion épistémologique est lancé par les chercheurs qui lui répondent ; une réflexion considérée par Nicolas Pélissier comme étant insuffisamment prise en compte dans le secteur, même si des travaux récents laissent entrevoir un changement positif. À la nébuleuse constructiviste dépeinte par Gilles Gauthier, est substitué un paysage scientifique contrasté qui, en France, se traduit par une complexification des méthodes, fondée sur des emprunts mêlés.

En outre, parce qu'il se réfère à une réflexion en gestation, le débat concernant le constructivisme ne peut être clos. Il ne peut l'être non plus du fait des termes que Gilles Gauthier a apposés à sa critique. Si, très justement, ce dernier associait des considérations philosophiques à des considérations d'ordre pragmatique, circonscrites à un secteur d'étude particulier, il n'intervenait qu'indirectement sur les problèmes méthodologiques posés par sa démonstration. Or, c'est surtout sur ce domaine que les chercheurs pouvaient intervenir, les interrogations philosophiques restant non définitives, à moins d'opter pour ou contre l'idée que la réalité – qui préexiste à la représentation et au sens – est brute.

Il en résulte une opacité dont souffrent encore certains pans du débat, particulièrement quand il s'agit de définir le réel. Tous les chercheurs s'accordent à reconnaître que l'information est fondée sur une réalité qui lui préexiste, mais seul Gilles Gauthier (2004 : 25) s'interroge sur la nature de celle-ci : « Pour qu'il y ait un "sens" à dégager, il faut d'abord avoir quelque chose de quoi le dégager. Il n'y a pas de "sens" à dégager d'une réalité totalement construite. Sinon un "sens" ne pourrait jamais en être extrait puisqu'à défaut d'une réalité brute d'origine, une réalité construite donne lieu à une régression à l'infini ». Même si Bernard Delforce prend à cœur de répondre aux critiques que lui adresse Gilles Gauthier sur ce point, sa réponse atteste d'un type d'interrogation différent : « Il ne s'agit pas [...] de nier l'existence du réel, mais de reconnaître son indétermination initiale du point de vue du sens. L'"occurrence" – ce qui arrive, ce qu'on observe – n'est pas l'"événement" : le sens n'est pas préalable à l'observation, il n'est ni unique ni stable, il est tributaire du regard qu'on porte sur le réel ». En conséquence, la préoccupation du chercheur intéressé par l'énoncé journalistique est de savoir ce que l'on fait d'un donné, puisque c'est l'objet auquel il est en mesure d'accéder. En intervenant sur un plan philosophique, à partir d'un secteur où la dimension pragmatique occupe une place importante, Gilles Gauthier ne pouvait qu'induire un biais dans son argumentation et dans celle de ses répondants. Néanmoins, ce biais s'est révélé fécond dans la mesure où il a favorisé une démarche réflexive chez les chercheurs concernés.

Références

- Communication et langages*, 2004, « Le "constructivisme". Une nouvelle vulgate pour la communication ? », 139, avr., pp. 3-40.
- Coulomb-Gully M., 2002, « Propositions pour une méthode d'analyse du discours télévisuel », *Mots. Les langages du politique*, 70, pp. 103-112.
- Delforce B., 1996, « La responsabilité sociale du journaliste : donner du sens », *Les Cahiers du journalisme*, 6, pp. 16-32.
- Delforce B., Noyer J., 1999, « Pour une approche interdisciplinaire des phénomènes de médiatisation : constructivisme et discursivité sociale », *Études de communication*, 22, pp. 13-39.
- Derville G., 1999, « Le journalisme et ses contraintes », *Les Cahiers du journalisme*, 6, pp. 152-177.
- Gauthier G., 2003, « Critique du constructivisme en communication », *Questions de communication*, 3, pp. 185-198.
- 2004, « Journalisme et réalité : l'argument du constructivisme », *Communication et langages*, 139, pp. 17-25.

- Gavillet I., 2002, « Télévision et homosexualité : reproduction ou production culturelle ? », pp. 285-303, in : Bertin-Maghit J-P., Joly M., Jost Fr., Moine R., dirs, *Discours audiovisuels et mutations culturelles*, Paris, Éd. L'Harmattan.
- Koren R., 2004, « Sur la critique du constructivisme en communication », *Questions de communication*, 5, pp. 203-211.
- Le Bohec J., 2000, *Les mythes professionnels des journalistes*, Paris, Éd. L'Harmattan.
- Le Cam F., 2003, « Les carnets et webzines : nouveaux diffuseurs d'information ? », *Journée d'études AS-Web/CNRS*, Paris.
- Lemieux C., 2000, *Mauvaise presse. Une sociologie compréhensive du travail journalistique et de ses critiques*, Paris, Métailié.
- Marche G., 2003, « La théorie *queer* et la dynamique identitaire du mouvement gay et lesbien : perspectives sociologiques sur un aspect des *Cultural Studies* », pp. 35-53, in : Kaenel A., Lejeune C., Rossignol M.-J., dirs, *Cultural Studies. Études culturelles*, Nancy, Presses universitaires de Nancy.
- Mucchielli A., dir., 2004, *La place du constructivisme pour l'étude des communications*, Montpellier, Publications Montpellier 3.
- Pélissier N., 1998, « La surexposition aux paradoxes pragmatiques : force ou faiblesse de la profession journalistique », pp. 181-207, in : Le Boeuf Cl., dir., *Rencontre de Paul Watzlawick*, Paris, Éd. L'Harmattan.
- Siracusa J., 2001, *Le J, machine à décrire. Sociologie du travail des reporters de télévision*, Bruxelles, De Boeck/IN A.
- Sokal A., 1997, « A Plea for Reason, Evidence and Logic », *New Politics*, vol. 6, 2, hiv., pp. 126-129.
- Sokal A., Bricmont J., 1997, *Impostures intellectuelles*, Paris, O. Jacob.
- Véron É., 1981, *Construire l'événement. Les médias et l'accident de Three Miles Island*, Paris, Éd. de Minuit.